

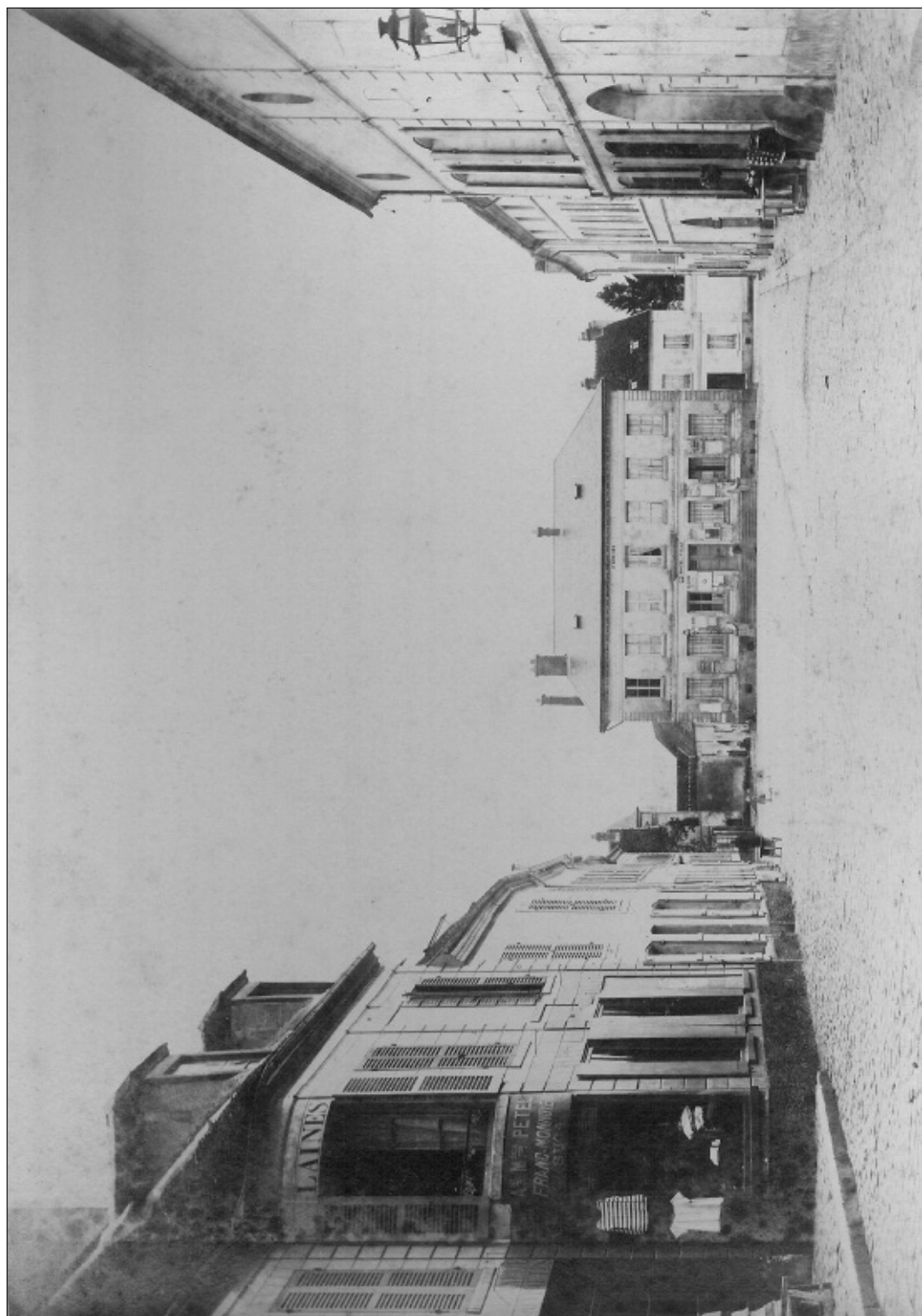
Lucien Briet homme de lettres, explorateur, photographe et génial touche-à-tout carlésien

À l'entrée de la vallée d'Ordesa, merveille des Pyrénées et fleuron du haut Aragon, une modeste stèle attire le regard des visiteurs. Simple, humble même, d'une étonnante discrétion comparé au décor majestueux qui l'entourne, elle porte l'inscription suivante, au-dessous d'un portrait d'homme arborant barbe, moustache et pince-nez :



La plaque commémorative. Cl. André Galicia, 2003.

A
LUCIANO BRIET
+ EN 4 DE AGOSTO DE MCMXXI
HOMENAJE DE ADMIRACION Y GRATITUD
AL CANTOR DEL VALLE DE ORDESA
15 DE AGOSTO DE MCMXXII



La place de l'hôtel-de-ville à Charly-sur-Marne (1888). Cliché Lucien Briet. Coll. Soc. archéo. et hist. de Château-Thierry.

Il y a quelques années à peine, peu de touristes français s'interrogeaient sur les raisons de la présence en ce lieu de ce monument rustique. Rien de plus banal, en effet, qu'un autochtone honoré chez lui. Plus tard, certains s'étonnèrent de lire, au bas de certains textes élégamment tournés dans la langue de Ronsard, le prénom francisé de l'illustre inconnu. Et de s'émerveiller de son remarquable bilinguisme.

Cet homme – qui s'en serait douté de prime abord ? – très souvent pris pour un Espagnol par les Espagnols eux-mêmes, de son véritable prénom Lucien, est pourtant bien français puisqu'il a passé la plus grande partie de sa vie à Charly-sur-Marne, département de l'Aisne, où il est d'ailleurs décédé. Oui, c'est le visage d'un Carlésien que tant de regards peuvent voir à un millier de kilomètres de sa petite patrie où l'on a oublié jusqu'à son nom. Quant aux deux lignes de remerciements, elles expriment simplement la reconnaissance des autochtones envers l'explorateur qui fut à l'origine de la mise en valeur de leur patrimoine naturel.

Étrange parcours que celui de cet homme que rien ne destinait à connaître une vie de passion et d'aventures ! Lucien Henri César Briet, tour à tour ou simultanément poète, explorateur, spéléologue, géologue, archéologue, historien et photographe, est né à Paris au numéro 3 de la rue de Flandre. Son père, Louis Henry Briet, né à Crouy-sur-Ourq (Seine-et-Marne), allait alors sur ses quarante-cinq ans et sa mère, Louise Yvonnet, originaire de Romeny-sous-Jouarre, en avait pour sa part trente-quatre.

Louis Henry, clerc de notaire à Charly-sur-Marne, avait épousé en premières noces, le 16 juin 1847, Geneviève Césarine Garnotel, de Crouettes, et de cette union était issue une fille prénommée Optate-Valérie, née en 1849. Geneviève Garnotel décédait peu après la naissance de son enfant et Louis Henry se remariait le 25 avril 1853 avec Louise-Rosalie Yvonnet. C'est après la naissance de deux filles décédées en bas âge que le couple Briet s'installe à Paris avec Valérie. Lucien Henry exerce alors la profession de corroyeur. Le 2 mars 1860, il déclare à la mairie des Buttes-Chaumont la naissance d'un enfant de sexe masculin auquel il dit donner les prénoms de Lucien Henri César. Quelques années plus tard, Louise-Rosalie Briet met au monde un autre enfant, mais la fillette décède à l'âge de dix mois. On imagine alors aisément la vie du jeune garçon, surveillé, couvé, gâté et choyé par ses parents et sa demi-sœur qui ne savent rien lui refuser. Puis c'est au tour de Valérie de décéder, emportée par la tuberculose à l'âge de vingt-trois ans. Lucien, unique rescapé d'une fratrie de cinq, restera marqué par ces drames jusqu'à la fin de ses jours.

L'appel des Lettres

Intelligent, travailleur, fier, sensible à l'extrême, Lucien Briet fait preuve d'une imagination débordante. Sur les bancs du collège, ce boulimique de la lecture rêve d'aventures, de découvertes, de voyages intercontinentaux. Après de bonnes études secondaires – rien n'indique qu'il soit titulaire du baccalauréat,

mais il en a le niveau –, alors que son père souhaite lui voir suivre la voie de l'étude notariale, il prétend avoir fait son choix. À peine âgé de vingt ans, doté d'une remarquable culture mais contestataire et anticonformiste, il décide de vivre de sa plume. Voici quelques vers d'un poème intitulé *Vocation* et qui prouvent sa détermination :

« Le sort en est jeté ! Je veux être écrivain ;
[...] À moi l'illustre vie ! A moi le noble honneur,
La pensée éveillée au fond secret du cœur
Dans un poétique délire !
Et les chants par la gloire ou l'amour exhalés,
En des mètres divers savamment modulés
Sur une impérissable lyre.
Oui lorsque le Génie embrase mon esprit
Et lorsqu'en moi son feu qui plein d'éclat reluit
Comme en un miroir se reflète,
Je suis tenté parfois avec un juste orgueil
De crier sans songer au plus petit écueil :
Et moi je suis aussi poète ! »

Ce poème fera partie d'un recueil publié en 1882 sous le titre *Les fleurs de mon jardin*¹.

Vient l'âge de la conscription. Pour éviter de tirer un mauvais numéro et sur les conseils de son père, Lucien opte pour un engagement conditionnel d'un an. Incorporé à Beauvais au 51^e régiment d'infanterie de ligne à compter du 16 novembre 1880, il déserte peu après et s'enfuit en Belgique. Il y passe quatre années, bien qu'ayant adressé plusieurs réclamations, qu'il juge fondées, aux ministères parisiens. Ses parents subviennent à ses besoins et lui rendent de fréquentes visites. En mars 1885, lassé par sa situation de « hors la loi », il revient en France et se présente au régiment qu'il avait déserté. Condamné par le Conseil de guerre à deux ans de travaux publics mais gracié peu après, il accomplit un an de service militaire en Afrique avant de revenir à Charly.

En 1887, au décès de son père, il hérite de la fortune familiale avec l'accord de sa mère, et le voilà qui s'intéresse à la photographie. Deux ans plus tard, fin prêt et heureux d'avoir échappé à la sédentarité qu'il redoutait, il effectue son premier voyage dans les Pyrénées où il veut marcher sur les traces de Ramond de Carbonnières² dont les récits de voyages ont marqué son adolescence.

1. Paris, A. Ghio Éditeur, et Bruxelles, A.-N. Lebègue & C^{ie}.

2. Louis Élisabeth Ramond, dit de Carbonnières. Ce jeune strasbourgeois était le secrétaire du cardinal de Rohan, impliqué dans l'affaire du collier de la reine et pour cela éloigné de la cour. Il le suivit jusque dans les Pyrénées où l'ecclésiastique était venu prendre les eaux. Séduit par la montagne, Ramond de Carbonnières atteignit le sommet du mont Perdu en 1802, après plusieurs tentatives infructueuses.

L'aventure pyrénéenne

À peine arrivé, il envisage d'écrire un important ouvrage sur le massif calcaire. Illustré, bien entendu. Tout s'enchaîne alors. Dès son deuxième séjour, il s'impose parmi les pyrénéistes subjugués par la qualité de ses clichés. C'est le départ d'une aventure qui va durer jusqu'en 1911. Presque tous les ans, il vient dans les Pyrénées pour des séjours de quatre ou cinq semaines, réalisant ascensions et excursions en compagnie d'un guide et d'un porteur. Car sa chambre photographique est lourde, encombrante et fragile : il a pris la plus grosse, avec laquelle il utilise des plaques de verre de format 18 x 24.

Mais, très vite, il prend conscience que ses talents d'écrivain sont loin d'égaliser ceux qu'il déploie en photographie. Alors il travaille d'arrache-pied, comme on peut le découvrir dans une lettre datée du 25 octobre 1890 adressée au comte Roger de Monts, un de ses compagnons de cordée :

« J'ai commencé mon travail qui va piano, je pourrais même dire avec une lenteur désespérante. Je me débats avec le style, comme Gustave Flaubert. Ah ! ce n'est pas commode d'écrire, de bien écrire, d'être original, sans employer aucune des réminiscences, des phrases toutes faites qui vous reviennent par bouffées, après des lectures. La langue française est belle, mais dure à manier ; elle est remplie de finesses qui font d'ailleurs le désespoir des étrangers qui l'apprennent. Pour moi, je n'ai qu'un but, la connaître à fond pour la bien manier ; aussi, je m'évertue, suant sang et eau. Je ne veux pas être un fabricant d'alinéas plus ou moins bien coordonnés, je tiens à faire de l'art, rien que de l'art, à être un artiste en un mot jusqu'au fond des mots, jusqu'au bout des ongles. Et si je réussis, si j'arrive à la perfection que je rêve, je crois que je ferai mon trou, tout comme un autre. En lisant mon bouquin, il faut que le lecteur, si bête soit-il, se sente dans le pays, se figure les choses telles qu'elles sont, de façon que s'il fait le voyage, il reconnaisse que c'était bien ça. Du reste, les photographies aideront et accourront victorieusement à la rescousse du texte.

Ce labeur compliqué de ce souci rend ma vie actuelle bien monotone. Je ne bouge pas de ma chambre. Demain, je vais y faire monter le poêle. Ce mode de chauffage n'est pas si gai, si réjouissant que les flammes roulant leurs volutes rouge et or dans l'âtre, mais il dégage plus de calorique et quand on peine des heures, cloué sur une chaise ou sur un fauteuil, on est très frileux. »

La tâche qu'il s'est assignée est énorme, mais il n'est pas homme à reculer devant la difficulté. Il décide alors de publier le résultat de ses explorations dans des revues spécialisées au fur et à mesure de ses excursions. Confiné d'abord dans les régions de Gavarnie et de Héas, il étudie principalement la vallée de Pouey-Aspé et le cirque de Troumouse, puis, après de courtes incursions sur le versant espagnol (Ordesa en 1891, Barrosa en 1897), il se partage entre les deux versants (Bielsa-Pinède en 1902, Escuaín en 1903). Il adhère à diverses



Barranco du rio Yesa.

sociétés : Section du sud-ouest du Club alpin français (1891), Société Ramond (1892), Société française de spéléologie (1896), Société historique et archéologique de Château-Thierry (1897), *etc.*

Son premier article ne paraît qu'en 1894. Mais il n'en est pas satisfait puisqu'il attend plusieurs années avant d'en écrire un autre. Cette attente est toute à son honneur car il a décidé de ne reprendre la plume que lorsqu'il aura lu tous les ouvrages pyrénéistes, seule façon d'éviter le piège des redites. Il se dote d'une solide bibliothèque et en profite pour se familiariser avec les traités de géographie et de géologie. Briet, décidément, fait partie de ceux pour qui le travail est une absolue nécessité. Durant ce long silence, loin d'être inactif, il entasse notes et photographies. Puis tout démarre soudain. À partir de 1900, il publie régulièrement des articles importants et très documentés dans diverses revues spécialisées.

De 1904 à 1911, il se consacre exclusivement à l'exploration systématique des « barrancos » et « cuevas », autrement dit, des gorges et des grottes qui pullulent dans le haut Aragon et dont personne ne s'est soucié jusqu'alors. Il la tient, son aventure ! Et quelle aventure ! Après un inconfortable voyage annuel de vingt-quatre à vingt-sept heures en chemin de fer, encombré de malles et de bagages, il fait une courte halte à Gèdre puis franchit la crête frontière en compagnie d'un guide et de deux mulets. À lui les espaces vierges dont il rêvait sur les bancs de l'école ! À lui la liberté sans laquelle il disait ne pas pouvoir vivre !

Établissant rigoureusement ses itinéraires, il concentre son champ d'action au nord du parallèle Huesca-Barbastro, entre le río Cinca et les cours supérieurs du río Ara et du río Flumen, la Sierra de Guara incluse. Huit années durant, quittant Boltaña dont il a fait son quartier général, il explore dans toutes les directions, tissant une toile d'araignée géante avec une patience inégalable. Chercheur enthousiaste, il marche, regarde, furète, impressionne plaque après plaque, noircit consciencieusement ses carnets de route. Il note tout avec une précision remarquable : villages, montagnes, gorges, grottes, rivières, sources, ses haltes, les noms de ses hôtes d'un jour, en un mot l'intégralité de ses explorations. Sur les conseils du lieutenant-colonel Prudent, ne s'est-il pas également mis « à jouer du baromètre holostérique » ?

Briet, c'est l'homme-orchestre des sierras, un être à part, une exception. Il passe tout au crible : géographie, géologie, histoire, avec une obstination proche de l'entêtement. L'Aragon est devenu sa patrie. Comment ne s'y sentirait-il pas chez lui quand les personnalités l'accueillent dans leur cercle aux cris de : « Vive la France ! », que les journaux de la province annoncent son arrivée, publient ses itinéraires, et que ses amis viennent à sa rencontre jusqu'en France ? Fasciné par les fantasmagories du calcaire, il court du curieux défilé de Jánovas à celui, plus sauvage, de l'Entremon, du Barranco de Consusa avec ses marmites de géants aux citadelles de pierre de Mascún à la beauté mystérieuse. Il va dans le sud comme dans le nord, obstiné, bravant des températures caniculaires (« Le bois de mon appareil joue, les rideaux des châssis se collent et j'ai de la peine à les tirer », note-t-il en 1905), jusqu'au jour où une grave entérite le cloue au lit pour deux semaines et lui fait comprendre que l'automne serait plus propice à ses voyages. Venu plus tard en 1906, l'hiver précoce le déloge d'Alquézar ; la neige a blanchi





Strate dans la vallée du rio Yesa. Coll. part. de l'auteur.

les hauts sommets de la frontière dès le 12 octobre et il doit faire ouvrir un chemin à la pelle pour son mulet dans le port de Gavarnie. À peine si les pluies diluviennes de 1907 parviennent à perturber son programme !

Sa quête se poursuit, patiente, méthodique : cent quarante-deux clichés en 1908, cent quarante-quatre en 1909, cent quarante-neuf en 1910 ! Il prétend parfois que la photographie l'irrite. Surtout quand, après une journée de marche, « brisé de fatigue et contraint de partir à l'aube, après s'être couché fort tard », il lui faut changer ses plaques en pleine nuit à la lueur d'une lanterne rouge. N'en croyons rien lorsqu'il affirme « pester contre Niepce et Daguerre et leur délicate invention ». Que ferait-il sans sa boîte à miracles ?

C'est en 1911 qu'il fait son plus long voyage. Soixante-dix jours ! Soixante-dix jours d'exploration, d'escalade, d'errance fébrile, de fouilles, d'émotions, de découvertes. Les ultimes années de liberté car, mettant brusquement un terme à ses projets, Briet ne reviendra plus en Aragon. Bilan de ses expéditions : près de 350 nuitées à un millier de kilomètres de chez lui ; 1 354 relevés hypsométriques ; plus de 1 500 clichés pour immortaliser les seules Pyrénées. Et quels clichés ! Un véritable travail d'ethnologue. Car Briet s'est voulu le témoin d'une époque en signant à chaque déclic un passeport pour l'éternité. À la suite de ses voyages, il publié une soixantaine d'articles, allant de la simple chronique au pavé de soixante-dix ou quatre-vingts pages. Certes, son style peut aujourd'hui paraître un peu désuet, mais comment ne pas se laisser emporter par les accents de cet homme passionné ? Ses publications sont trop nombreuses pour pouvoir figurer ici. Nous citerons tout de même les plus importantes et les plus marquantes : « Par delà la Munia » (1902 et 1903), « Le Pic-Long » (1903), « La vallée de Héas » (1903), « Le long du rio Ara » (1904, 1905, 1906 et 1907), « La crevasse d'Escoain » (1904), « Voyage au Barranco de Mascún » (1904), « Le bassin supérieur du rio Vero » (1907), « Les Pyrénées et la spéléologie » (1907), « Autour de la Sierra de Guara » (1908 et 1909), « Les gorges du rio Flumen et le Salto de Roldan » (1909), « La Sierra de Guara » (1910), « La vallée de Vio » (1910), « Barrancos et cuevas » (1910), « El valle de Ordesa » (1911).

Entrons un peu dans le détail. Briet excelle dans les descriptions de paysages. Il sait en dépeindre exactement les couleurs, exprimer ses sensations, évoquer les images douces comme il sait aussi en restituer la rudesse. Souvent, au moment où l'on s'y attend le moins, il y va de son envolée lyrique dans un crescendo savamment dosé, comme s'il voulait rappeler qu'il avait autrefois caressé le flanc de Pégase.

« Je ne doutais plus d'arriver sans incident à la chapelle où nous pensions nous installer et où nous allions avoir à notre disposition toute la forêt pour faire un feu, un brasier réjouissant que je voulais énorme, capable de cuire un bœuf, comme au beau temps des chasses préhistoriques.

La végétation arborescente se précipitait dans l'arène, et, campée comme le gladiateur antique, semblait vouloir s'opposer à l'envahissement des eaux. Nous errâmes dans une vaste prairie caillouteuse ; des troncs en pourriture s'amassaient ; on eût dit d'énormes chevaux de frise désemparés

par l'ouragan. Comme tout rappelait ces solitudes du Nouveau Monde où Chactas fuyait avec Atala ! Les grands arbres, avec leurs noueuses racines, s'accrochaient au sol, aériens comme l'aigle dont ils paraissaient avoir les serres ; nous aurions pu nous croire sur la rive d'un fleuve ; les cascades déliraient ; la vieille forêt entremêlait et superposait les mille colonnes et les mille dômes de son temple de frondaisons ; la lumière s'affaiblissait ; il était temps de bâtir la hutte de voyage ; sous le brouillard, l'amphithéâtre de Pinède se décelait à demi, comme une caverne démesurée dont nous sentions le souffle humide, tandis que je cherchais des yeux l'humble ermitage où nous devions dormir aux pieds de la madone, étoile de la mer³. »

Briet est un contemplatif. Seule la nature semble capable de l'émouvoir. Après quelques longues descriptions enflammées, il s'apaise soudain. Jusqu'à la fin de sa vie il regrettera de n'avoir pas atteint la notoriété dans le domaine de la poésie qu'il aimait tant mais qui le lui rendit si mal. En 1905, parvenu à l'entrée du canyon d'Añisclo, gigantesque déchirure de calcaire devant laquelle s'extasiaient aujourd'hui les touristes venus de tous horizons, il étreint par l'émotion :

« Des mousses tapissent le seuil des fontaines. De sombres anfractuosités répondent à des saillies éblouissantes de lumière. Des cascades s'échelonnent ; des rochers rougissent comme des fruits mûrs ; on respire la saine odeur d'une forêt de conifères datant peut-être des premiers jours du monde. À d'autres l'honneur de chanter les précipices que le soir bronze, ou les neiges éternelles que la lune bleuit ! Au sifflement aigu du vent dans les crêtes, je préfère la douce symphonie des feuilles agitées, et un je-ne-sais-quoi de divin me pénètre et m'émeut, quand, assis sur une vieille souche, je bivouaque à l'angle d'une clairière, devant un grand feu qui pétille, environné de parois fantastiques, avec un lambeau de ciel bien scintillant sur tout cela !⁴ »

Briet est un passionné, certes, mais il est surtout un précurseur, un visionnaire. Bon nombre de ses prédictions se sont réalisées trois quarts de siècle après avoir été émises, ainsi que le prouvent les phrases quelque peu nostalgiques mais teintées d'une certaine fierté qui terminent son étude sur le rio Vero, aujourd'hui le canyon aragonais le plus visité :

« Si du côté géologique nous passons au point de vue pittoresque, je ne crains pas d'affirmer que les gorges du río Vero, parmi les curiosités et les merveilles des Pyrénées, auront leur valeur dès que le Haut-Aragon, pourvu de routes et de chemins de fer, deviendra accessible à tous. [...]

3. « Par delà la Munia », *Bulletin de la section du sud-ouest du Club alpin français*, n° 53, juin 1903, p. 37-38.

4. « La vallée de Vio », *Bulletin de la section du sud-ouest du Club alpin français*, n° 62, décembre 1907, p. 197.



Lucien Briet à la fontaine de la Hosse (1890). Coll. part. de l'auteur.

Des sites, tels que la torsion de Lecina, le labyrinthe de los Oscuros, l'« estrecho » de las Cluzas, le pont de Villa Cantal et la fissure du barranco de la Fuente, vulgarisés par des affiches et reproduits dans des livrets-guides, jouiraient d'une réputation mondiale. Certes, en vertu du progrès, de la perfectibilité terrestre, il viendra le jour où, pour le plus grand profit des malheureux paysans qui y végètent, le Haut-Aragon, sur le théâtre de la nature, tiendra un rôle glorieux, il viendra incontestablement, je me ferais un scrupule d'en douter, d'en désespérer une seconde, mais hélas ! tout porte à croire, quand ce bienheureux jour luira, que sera depuis longtemps éteint celui qui découvrit les gorges du río Vero, et qui les signala, pour la première fois, par la photographie et par la plume⁵. »

La sensibilité de l'explorateur transparaît en toutes circonstances. Il a toujours prôné la fraternité entre les peuples. Or, en octobre 1908, alors qu'il se trouve à Santa Eulalia la Mayor (Aragon), il s'attarde sur des documents d'archives. Il apprend ainsi qu'en 1812 la garnison française établie dans le village a fusillé trois hommes accusés d'espionnage et que, peu après, un soldat français a été tué et enterré dans le cimetière local. Ces tragiques épisodes lui inspirent les lignes suivantes, toujours empreintes de ce lyrisme qu'il gardera jusqu'à la fin de sa vie :

« Ainsi donc, contre mon attente, je n'étais pas le premier Français visitant Santa Eulalia la Mayor : la Grande Armée y était venue avant moi ! J'ai eu sur elle, il est vrai, un avantage, celui de quitter ce pueblo en laissant derrière moi, non pas la haine et la colère, mais de précieuses amitiés. Croyons donc à des temps meilleurs, et ne désespérons pas, en dépit des millions de baïonnettes qui hérissent actuellement l'Europe, de voir planer un jour, au-dessus de toutes les frontières, le grand chêne de la fraternité des peuples. Ah ! quand verdoiera cet arbre sublime, peut-être alors, selon la vision du grand poète, le pauvre petit soldat français assassiné et les trois malheureux paysans espagnols fusillés à Santa Eulalia la Mayor se réveilleront-ils, la main dans la main, spectres irradiant une divine lueur, « pour baiser sa racine du fond de leurs tombeaux »!⁶. »

Briet peut aussi être classé parmi les précurseurs de l'écologie. Amoureux de la nature, il en parle comme personne, avec émotion, avec tendresse, toujours prêt à s'élever contre les déprédations. La vallée d'Ordesa lui donna l'occasion de développer un véritable plaidoyer dans ce domaine :

« Ah ! cette robuste et vieille sylve de Ordesa ! Comme on se prend vite à l'aimer ! Avec ses impénétrables taillis, ses troncs çà et là

5. *La vallée de Ordesa et les gorges du río Vero*. Édité par André Galicia, 1990, p. 169.

6. *Un explorateur en Sierra de Guara. Randonnées pyrénéennes*, Club des 602, 1995, p. 140.



Le village de Yeba (1910). Coll. part. de l'auteur.

blanchis par l'âge, ses talus et ses escarpements, son torrent d'écume constamment ivre de joie sauvage, elle nous montre ce qu'était la nature avant l'apparition de l'homme ici-bas. On voudrait la voir toujours telle quelle, on voudrait qu'elle demeurât à jamais immuable pour l'admiration des siècles à venir ! Honte aux déprédations dont elle souffre et contre lesquelles sa splendeur et sa majesté devraient la défendre ! La vallée de Ordesa sert de bûcher à la vallée de Broto. C'est là que Torla vient s'approvisionner sans relâche en bois de construction et en bois de chauffage. [...] N'attendons pas davantage : l'heure sonne, pressante et solennelle. Il faut protéger la vallée de Ordesa, l'arracher définitivement aux bûcherons, aux chasseurs et aux pêcheurs de truites. Il le faut, si l'on tient à la conserver aussi fraîche et aussi merveilleuse qu'au temps de Heredia et de Ramond. Ses hêtres et ses pins appellent au secours, et ses bouquetins, traqués et décimés, méritent de mourir de leur belle mort⁷. Ne s'agit-il pas là d'un site unique en Europe ? [...] Que n'existe-t-il en Espagne une société pour la protection des paysages ! Mais, à défaut d'un pareil concours, la Diputación Provincial de Huesca et la Real Sociedad Geográfica ne sont-elles pas compétentes pour intéresser le gouvernement de Madrid à la vallée de Ordesa ? Celui-ci imposerait sa volonté, et, du même coup, de par un décret ou de par une loi, l'admirable cañon deviendrait pour toute la péninsule un merveilleux parc national, analogue à celui que les Américains ont créé sur les bords de la Yellowstone, un parc national où fleuriraient en paix les edelweiss, où se reproduiraient sans crainte les truites et les bouquetins, et où enfin, au milieu de la vénérable sylve des Pyrénées respectée comme une aïeule, chacun pourrait se retremper en pleine nature, dans un véritable lieu d'asile enclos de murs olympiques, et qui apparaîtra aux générations futures comme une réminiscence de l'âge d'or ou de l'heureux jardin d'Eden ! »

Ce texte date de 1910. L'Espagne l'a traduit et publié en 1911. La vallée d'Ordesa, classée Parc national peu après, reçoit annuellement la visite de centaines de milliers de touristes. Le coup de pouce du Carlésien n'est pas étranger à ce résultat.

Briet dans son jardin

Curieusement, c'est à Charly, où il a pourtant passé la majeure partie de sa vie, que l'on ne trouve pratiquement plus d'informations sur Briet. Oublié, son nom ! Volatilisé ! Perdu corps et biens ! En 1887 pourtant, on sait qu'il habite rue

7. Le dernier spécimen de cette race magnifique est « mort de sa belle mort » à la fin du siècle dernier, conformément au souhait de Lucien Briet.

de l'hôtel-Dieu, qui s'appellera plus tard rue Émile Morlot. Ce détail nous est connu grâce à un de ses clichés daté. L'étude de quelque cent cinquante photos déposées aux archives de la Société historique et archéologique de Château-Thierry nous a appris qu'il avait consacré les années 1887 et 1888 à des reportages photographiques. Un véritable trésor pour tous ceux qui s'intéressent aux recherches locales. Au vu des clichés, dont quelques-uns ont été reproduits en cartes postales par deux éditeurs successifs, Mme Lévêque et la maison Delétain, on peut penser que Briet avait envisagé d'écrire la monographie du canton de Charly. Mais le projet ne vit pas le jour, privant le Carlésien d'une notoriété certaine.

Certes, les Pyrénées sont loin des coteaux champenois, mais on a du mal à croire que la mémoire humaine soit à ce point défaillante. Que l'autochtone ait oublié ses expéditions, ses déplacements vers la capitale à l'occasion de ses conférences-projections à la Société de géographie ou de spéléologie, passe encore, mais de là à gommer jusqu'à ses travaux locaux... Car, malgré sa passion pour l'exploration, Briet n'a pas délaissé sa petite patrie. Membre de la Société historique et archéologique de Château-Thierry depuis 1897, il s'est intéressé à tous les aspects de Charly et de ses environs, qu'il s'agisse d'histoire locale, de spéléologie, de géographie ou d'archéologie. Il est évident que ses publications n'ont pas eu le même impact que ses récits pyrénéens, mais il suffit d'ouvrir certains cartons poussiéreux dans la maison natale de Jean de La Fontaine⁸ pour se rendre compte de la diversité des sujets traités. Citons « Les bauves de Crouttes, Aisne » (*Spelunca*, 1900), « Les cloches de Charly-sur-Marne » et « Le clocher de Charly » (*Semaine religieuse de Soissons et Laon*, 1900 et 1901), « La crypte de Chézy-sur-Marne » et « Le fait d'armes de Pavant » (*Bulletin de la Société historique et archéologique de Château-Thierry*, 1910 et 1912), ainsi qu'une série d'articles parus en 1913 et 1914 dans *L'Écho républicain de l'Aisne*, tels « Le site de Verdilot », « Le promontoire de Drachy », « L'église de Villiers-sur-Marne », « Le hameau de Rudenoise », « La route de Crouttes », « Le Magister », « Le fief du Martroy », « Champversy », etc.

Mais peut-être n'était-ce pas suffisant pour marquer la mémoire locale. Certains faits, pourtant, auraient pu lui valoir une certaine reconnaissance et l'empêcher de sombrer dans un injuste oubli. En 1900, il sacrifie son voyage dans les Pyrénées au profit d'un événement local qui l'intéresse particulièrement. La municipalité ayant décidé de restaurer le clocher qui menace ruine, c'est à lui que revient l'honneur de couvrir l'événement. Sa chambre photographique immortalise les travaux depuis la démolition de l'édifice jusqu'à sa reconstruction. D'une piété remarquable – il est titulaire d'une stalle à l'église – et très généreux, il offre une cloche dont il sera le parrain. À la fin du banquet clôturant la fête organisée à l'occasion du baptême du nouveau carillon, revenant à ses premières amours, Lucien Briet déclame le long poème qu'il a composé pour la circonstance et qu'il publiera dans diverses revues. Aujourd'hui, quand tinte l'angélus, combien de

8. Où se situe le siège de la Société historique et archéologique de Château-Thierry.

Carlésiens savent encore qu'ils entendent la voix de Lucienne, dont les flancs portent l'inscription suivante, due à son généreux donateur ?

« Je suis la deuxième des quatre cloches de l'église de Charly-sur-Marne (Aisne) et j'ai été particulièrement offerte par Lucien Briet à l'occasion de la restauration du clocher de l'église. 1900. »

Figurent également les quatre vers ci-après, suivis des initiales du parrain

:

« Sonne de ton bronze austère,
Pour que le monde soit tel :
Même pays sur la terre
Et même Dieu dans le ciel. » L. B.

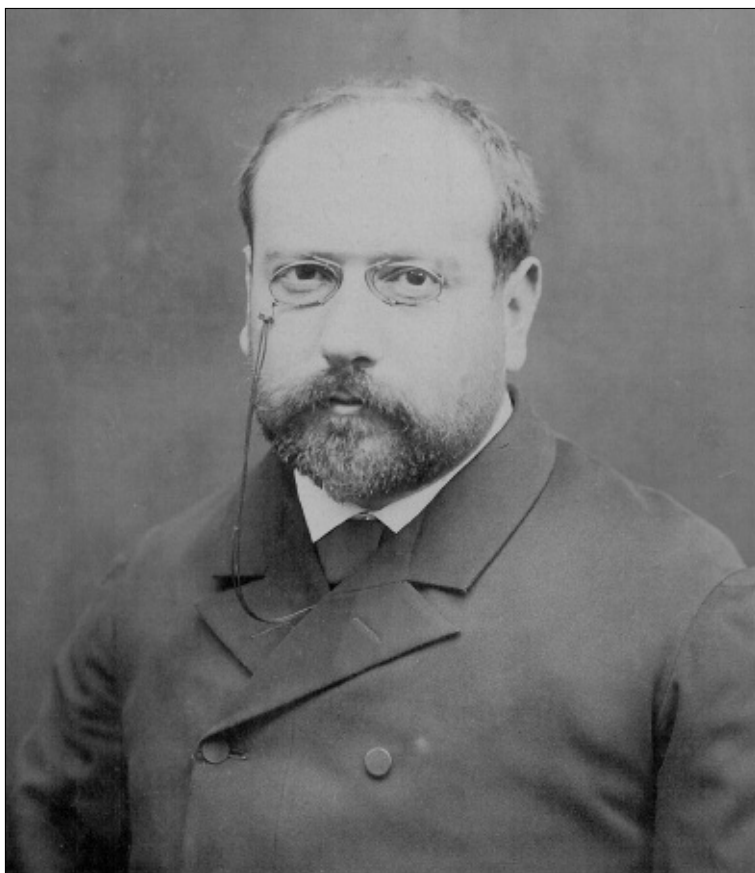
Mais cela ne suffit pas. Briet offre également un coq qui doit remplacer celui qui domine la ville depuis quelque cent soixante-quinze ans. Mis en place le 30 janvier 1901, il tournera jusqu'en 1980, année où, las de jouer les girouettes, il sera relégué dans les combles de la mairie. Lucienne, elle, largement centenaire, donne toujours de la voix, mais il faut croire que le mi naturel n'est pas la meilleure note pour tirer quelqu'un de l'oubli.

Fin d'une passion

En 1912, Briet n'entreprend pas son voyage habituel en Aragon, pas plus d'ailleurs qu'il ne le fera en 1913. D'aucuns le croient ruiné par ses expéditions dispendieuses. Mais il ne faut pas oublier qu'il a cinquante-deux ans révolus. Sent-il ses forces décroître, ou bien a-t-il perdu le feu sacré ? Son amour pour la montagne s'est peut-être émoussé, mais il semble qu'une autre passion ait pris le pas sur la précédente. Et cette dernière a pour nom Marie-Louise Chamblin. C'est pour cette jolie jeune fille qu'il met fin à ses voyages. Briet amoureux ! Lui, le passionné de liberté, le farouche célibataire...

En 1913, en récompense de son travail de divulgation, la Diputación de Huesca publie, sous le titre *Bellezas del alto Aragon*⁹, un superbe ouvrage regroupant quelques récits de voyage de l'explorateur. C'est, pour Briet, la reconnaissance de ses travaux, la consécration suprême. Bref, la gloire. La gloire, certes, mais la gloire en Espagne, et l'Espagne est si loin de Charly ! Avec qui peut-il parler de ce succès et partager sa joie ? Avec Albert Decaix, industriel de Nogent-l'Artaud, sans doute ; mais qui d'autre pourrait s'intéresser à cette aventure ? Le 17 janvier 1916, au cœur de la Grande Guerre, Lucien Briet et Marie-Louise Chamblin unissent leurs destinées. Le mariage a lieu dans l'intimité ; l'épouse n'a que vingt-sept ans. Le marié annonce fièrement sa profession : homme de lettres.

9. « Beautés du haut Aragon ».



Lucien Briet. Coll. Soc. archéo. et hist. de Château-Thierry.

Le 15 novembre suivant, Marie-Louise met au monde une petite Louise Marguerite Jeanne Valérie.

Il va sans dire que Briet a réduit ses activités durant le conflit. À partir de septembre 1918, la chambre photographique qui avait présidé à la naissance de centaines de clichés carlésiens et pyrénéens reprend du service, mais elle ne fixera plus que des images de guerre : bâtiments éventrés, débris de canons, barbelés, tranchées et cimetières. Briet, une fois de plus, se veut le témoin de son temps. Il impressionne de nombreuses plaques dans Charly, mais surtout dans les villages environnants : Pavant, Villiers, Domptin, Lucy-le-Bocage, Coupru, Torcy, Boursesches, Hautevesnes, Courchamps, *etc.* Le 27 octobre 1919, à 13 heures 35, le « chantre de la vallée d'Ordesa » prend son dernier cliché à Triangle. Il ne le développera pas...

Triste épilogue, Lucien Briet s'éteint à Charly le 4 août 1921, ruiné par la guerre à l'instar de bon nombre de petits rentiers, laissant une jeune veuve et une fillette de cinq ans dans une situation précaire. Les ouvrages de sa superbe bibliothèque sont disséminés par le marteau du commissaire-priseur. Pour la petite histoire, précisons que M. Lévêque, pharmacien de Charly, fait l'acquisition des

œuvres complètes de Zola, ainsi que des poèmes et pièces de théâtre de Musset et Victor Hugo.

Ainsi s'achève la vie de cet homme passionné. Il n'eut même pas la satisfaction de voir paraître ses deux derniers articles dans les colonnes du *Bulletin pyrénéen*¹⁰ et du *Boletín de la Real Sociedad Geográfica de Madrid*¹¹, revues qu'il avait honorées de ses écrits durant de longues années.

La Société historique et archéologique de Château-Thierry, dont il était membre depuis 1897, mentionne simplement son décès. Dans les Pyrénées, sa disparition est diversement ressentie. Certaines revues auxquelles il avait collaboré saluent sa mémoire dans leurs colonnes. Voici la courte mais sincère notice que publia le *Bulletin de la section du sud-ouest du Club alpin français*, dont il fut membre durant trente ans :

« Un grand pyrénéiste, membre de notre Section depuis 1891, Lucien Briet, est mort l'été dernier. Notre président, M. de Saint-Saud, a déjà relaté, dans le *Bulletin pyrénéen*, la carrière de notre collègue qui, après avoir exploré et photographié en détail le massif calcaire, s'était consacré à l'étude minutieuse des moyennes sierras espagnoles. Son exploration méthodique, au prix de difficultés dont vous pouvez vous faire une idée, de ces régions sauvages et si peu parcourues de l'Espagne lui ont permis de découvrir des phénomènes géologiques intéressants et des cañons remarquables que les touristes visiteront un jour. Ses récits d'excursions remplissent de nombreuses pages de nos bulletins et son œuvre demeurera. Très éprouvé par la guerre – Lucien Briet habitait Charly-sur-Marne, dans l'Aisne – notre confrère avait tenu, quand même, à rester des nôtres, pensant toujours revenir à ces Pyrénées qui l'avaient à jamais séduit. Il sera mort sans avoir eu la joie de les revoir. Mais, Lucien Briet est de ceux qui honorent les sociétés auxquelles ils appartiennent et j'adresse, en votre nom à tous, un souvenir ému à sa mémoire. »

Pour sa part, le *Bulletin pyrénéen* rappelle l'aventure pyrénéenne de l'explorateur et précise :

« Une partie seulement de son œuvre est connue du pyrénéisme. Mais son œuvre inconnue est plus considérable encore. Pour s'en rendre compte, il faut avoir pénétré dans la petite demeure champenoise de ce bénédictin dont l'histoire pyrénéiste n'acceptera certainement pas toutes les conclusions, mais dont impartialement elle reconnaîtra la richesse exceptionnelle de documentation.

À sa veuve, à sa fillette prématurément orpheline, la rédaction de ce Bulletin qu'il aimait adresse l'expression de ses profondes condoléances. »

10. « L'affaire du Cotiella », *Bulletin pyrénéen*, juillet-août-septembre 1922, p. 347-354.

11. « La mole pirenaica del Marboré ». Cet article a été publié en France en 2003 sous son titre d'origine : « Le massif du Marboré », dans un ouvrage intitulé *Explorations en haut Aragon*.

D'autres, en revanche, comme le *Bulletin de la Société Ramond* ou *La Nature*, auxquelles il avait pourtant fourni de nombreux articles, passent l'événement sous silence. Il est vrai que Briet avait arrêté ses explorations pyrénéennes depuis une dizaine d'années et que la Grande Guerre était passée par là...

À l'annonce de son décès, Louis Le Bondidier, fondateur et conservateur du Musée pyrénéen de Lourdes, saute dans un train et se rend au domicile de la veuve afin de sauver tous les documents écrits intéressant les Pyrénées. Il parvient même à récupérer les 1 600 plaques photographiques qui allaient être vendues au poids du verre au chiffonnier de Château-Thierry.

Le 15 août 1922, les Aragonais rendent hommage au Carlésien en dévoilant une modeste stèle érigée par souscription publique. Ce jour-là, celui que l'indigène appelait respectueusement « Don Luciano » prenait définitivement le titre bien mérité de « chantre de la vallée d'Ordesa ».

Mais tout arrive à qui sait attendre : le 20 septembre 2003, soit quatre-vingt-deux ans après sa disparition, un espace de jeux portant son nom est inauguré à Charly, au bord de la Marne, près de l'ancien chemin de halage. Lucien Briet, homme de lettres, explorateur, photographe et génial touche-à-tout, était enfin prophète en son pays.

André GALICIA